

tait maintenant son véritable nom de comte d'Arlon, s'avança vers Leurs Majestés.

Il marchait d'un pas léger et rapide, et il était évident qu'il avait une grande nouvelle à annoncer.

— Bien sûr il vous est arrivé un grand bonheur, mon cher Lionel, et je m'en réjouis sincèrement, lui dit l'empereur. Lionel et son ami Conrad de Pirna, ajouta l'empereur en se tournant vers l'Impératrice, sont les seuls qui n'ont point pris part aux fêtes par lesquelles on a célébré notre mariage.

— Est-ce que votre Majesté n'a pas, un jour, mentionné devant moi certaines jolies demoiselles nommées Linda et Béatrice ? demanda Blanche, en souriant.

— C'est possible, dit l'Empereur. Est-ce que vous auriez des nouvelles de ces jeunes filles ?

— Avec la permission de Vos Majestés, répondit Lionel, les demoiselles dont il est question sont en ce moment dans le palais, et Conrad est avec elles.

— Ah ! je comprends ! dit l'Empereur. Elles sont sans doute venues à Aix-la-Chapelle pour me remettre un massage d'une dame qui, en sa qualité de nièce de Zitzka, se trouve parente de l'Impératrice.

— Linda et Béatrice n'ont point de message pour Votre Majesté, dit le comte Lionel Arlon : mais leur maîtresse, Œtina...

— Si ma cousine Œtina est dans le palais, nous devons la recevoir convenablement, dit l'Impératrice : puis elle murmura à l'oreille de son mari, vous savez, cher Albert, que quelles que soient ses fautes, je n'ose dire ses crimes, elle a été victime de faits et de circonstances bien extraordinaires : nous ne devons donc pas être sévère à son égard.

Tu es un ange de bonté, répondit l'empereur sur le même ton. Puis s'adressant de nouveau à Lionel, il lui dit : — Faites conduire Œtina dans les appartements de l'impératrice, nous irons l'y trouver dans quelques minutes.

Le jeune page s'inclina et se retira : aussitôt l'empereur et l'impératrice se rendirent, seuls et sans suites, dans ce salon où Œtina Ildegardo les attendait.

Œtina était vêtue tout en noir : ses joues étaient extrêmement pâles, mais ses yeux n'avaient rien perdu de leur éclat. Il y avait sur son visage une profonde mélancolie, et quand elle vit venir l'empereur et l'impératrice, ses traits eurent, un moment, une véritable expression d'angoisse.

Blanche, qui savait qu'elle possédait tout entier le cœur de son mari, s'approcha d'elle avec une grâce et une dignité pleine d'aisance.

— Ma chère cousine, soyez la bienvenue ici, dit-elle en lui prenant les mains. Si vous avez des chagrins, nous vous défendrons, et s'il vous faut un asile, vous le trouverez sous notre toit. En parlant ainsi, je ne fais qu'exprimer les sentiments d'Albert.

— Tu as raison Blanche, fit observer l'Empereur. Le passé, Œtina, ajouta-t-il, doit être oublié, oublié sous tous les rapports, et l'avenir seul doit nous occuper.

— Oui, mais je ne saurais vivre sous votre toit ni dans votre société, dit Œtina de sa voix claire et

métallique. Et cependant, je vous remercie, Albert, et vous aussi Blanche, de l'offre que vous me faites, et de la sympathie que vous me témoignez. Il fut un temps, Blanche, où je vous haïssais, où je vous aurais tuée, si je l'avais pu... où j'aurais voulu tuer aussi cette homme illustre qui est *votre père*, et qui est mon *oncle à moi*. Mais ce temps est passé, et je vous aime à présent. Je n'envie point votre haute position, je ne suis point jalouse de la couronne qui ceint votre front ; mais je vous envie l'amour de celui dont vous possédez le cœur. Puissiez-vous être heureux tous les deux ; c'est le vœu que fait pour vous Œtina Ildegardo.

En prononçant ces paroles, elle baissa la voix, et se détourna pour essuyer les larmes qui coulaient de ses yeux.

L'impératrice était aussi très-affectée, ainsi que l'empereur.

Je n'ai voulu vous faire qu'un courte visite, reprit Œtina, après une pause durant laquelle elle fit appelle à tout son courage. Le vêtement de deuil que je porte a pour but de me rappeler mes fautes, et ces aspirations qui ont été la cause de mes crimes, ajouta-t-elle. J'ai juré de le porter pendant toute une année, et je tiendrai mon serment. Et c'est parce que je suis revenue à d'autres sentiments que j'ai osé me présenter devant vous pour deux raisons.

— Parlez, ma cousine, dit Blanche, que pouvons-nous faire qui vous soit agréable ?

— Dites-moi, mes amis, continua Œtina, croyez-vous que le comte Lionel Arlon et le baron Conrad de Pirna aient pour mes jeunes amies Linda et Béatrice une affection sincère et honorable ?

— Je crois pouvoir vous répondre hardiment oui dit l'empereur ; et en supposant que vous soyez décidée à nous quitter, je doute que mes pages laissent partir tranquillement vos amies.

— Dans ce cas, je vous confierai volontiers la destinée de ces deux jeunes filles que j'aime, ma chère cousine, dit Œtina en prenant les mains de l'Impératrice, et en les pressant cordialement. L'un des objets de ma visite se trouvera ainsi rempli : l'autre ajouta-t-elle, était de vous remettre ses papiers, Albert.

Et en même temps elle tira un rouleau de papiers qu'elle tendit à l'empereur.

— Vous y trouverez, dit-elle, l'explication de plusieurs points de mon histoire qui peuvent encore vous paraître obscure. A présent, il ne me reste plus qu'à vous dire adieu.

Elle détourna la tête, durant quelques instants, et passa la main sur son visage.

— Adieu, Blanche, ma cousine, adieu, Albert, Empereur d'Allemagne ! murmura-t-elle en réunissant dans la sienne la main de l'Empereur et de l'Impératrice.

Puis, les laissant retomber, elle s'enfuit de l'appartement.

Les explications que contenaient les documents remis par Œtina à l'Empereur, le lecteur saura bien les deviner en partie : nous éviterons donc de plus longs détails à ce sujet. Quand au sort des divers